

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001

Droit, coutume, mémoire

Michel Agier, *L'Invention de la ville. Banlieue, township, invasions et favelas*

Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1999, 176 p. (« Une pensée d'avance »)

David Lepoutre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7772>

DOI : [10.4000/lhomme.7772](https://doi.org/10.4000/lhomme.7772)

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 220-222

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

David Lepoutre, « Michel Agier, *L'Invention de la ville. Banlieue, township, invasions et favelas* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7772> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.7772>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Michel Agier, *L'Invention de la ville. Banlieue, township, invasions et favelas*

Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1999, 176 p. (« Une pensée d'avance »)

David Lepoutre

- 1 DEPUIS plusieurs décennies, les spécialistes du monde urbain, qu'ils soient acteurs ou chercheurs, constatent une dégradation persistante du tissu des relations sociales dans les villes des sociétés occidentalisées. D'un côté, la ségrégation et l'exclusion y prennent des formes de plus en plus marquées. De l'autre, la modernisation des moyens de transport et de communication mettent à mal les formes de convivialité dont la ville historique était supposée être le lieu privilégié. Quant aux agglomérations récentes et tentaculaires des pays du Sud, elles accusent fortement, comme on le sait, tous ces phénomènes, au point qu'on peut même parfois les considérer comme mort-nées.
- 2 Au pôle opposé de ces approches convergentes et trop bien établies du phénomène urbain, Michel Agier fonde un projet ambitieux, déjà formulé il y a longtemps par Ulf Hannerz, qui est celui de mener une véritable anthropologie urbaine, c'est-à-dire de la ville et non pas seulement dans la ville. Pour ce faire, il a justement choisi de porter son attention sur les espaces qui symbolisent la négation même de la ville, les immenses quartiers pauvres que l'on retrouve, d'un bout à l'autre de la planète, dans la plupart des grandes agglomérations : banlieues, townships, invasions, favelas, quartiers déguerpis, etc.
- 3 La méthode ethnographique est ici considérée comme spécialement appropriée pour percevoir les interactions spécifiques de la vie citadine dans ces zones de relégation sociale. La démarche se veut en double décalage, d'une part avec l'« esprit monographique », qui a depuis longtemps favorisé une « vision fragmentaire de la ville », d'autre part avec les théories structuralistes et fonctionnalistes, qui oublient la dimension temporelle. S'inspirant de Clyde Mitchel et de sa conception dynamique de la culture, Agier privilégie une « approche situationnelle » qui le conduit notamment à isoler des événements ou des séquences d'événements tout en les replaçant dans leur

cadre social et temporel, sans oublier que ces événements interagissent eux-mêmes avec d'autres événements.

- 4 Le regard n'est ni comparatif ni panoramique, mais plutôt transversal, qui permet à l'auteur d'embrasser largement la réalité de ces espaces citadins à travers des exemples de « situations » pris dans des contextes urbains et sociétaux très divers, tant en Europe qu'en Amérique latine ou en Afrique. L'ethnologue, tout en collant au plus près de l'expérience des populations concernées, excelle à faire varier les échelles, du plus petit au plus grand, ce qui détermine en partie le plan et la progression de l'ouvrage, depuis les parcours individuels des citadins jusqu'aux grands événements collectifs urbains, en passant par les relations sociales au sein des micro-quartiers, dans les vastes espaces ségrégués ou encore dans les réseaux urbains les plus larges.
- 5 La première idée battue en brèche est celle de l'individu urbain atomisé, éternel étranger dont la représentation puise ses sources dans la tradition de Chicago. Agier nous propose deux rencontres alternatives qui témoignent de la complexité et de l'ambivalence du vécu individuel dans les espaces urbains, y compris dans ceux qui apparaissent les plus désordonnés et les plus anoniques. La première, avec Dona Maria, vieille femme noire misérable, vivant seule dans une venelle d'un immense quartier populaire de Salvador de Bahia, nous invite à reconsidérer l'idée même de solitude et à la resituer dans un parcours, une histoire de vie. Bien qu'elle affiche volontiers son désespoir (spécialement en situation d'entretien), cette femme est en réalité enserrée dans un entrelacs de liens familiaux et de voisinage qui lui rendent la vie possible, notamment en lui donnant une identité sociale. Qui plus est, sa situation résidentielle n'est qu'une étape, une position dans une trajectoire globale qui la mènera d'ailleurs, quelques temps plus tard, chez une de ses filles. La deuxième rencontre, avec des leaders noirs, syndicalistes, militants associatifs, chefs spirituels, etc., dans le même quartier de Salvador, montre la possibilité concrète de l'émergence, au sein de la masse des dominés, de sujets politiques agissants, relativement maître de leur destin et capable de transformer la réalité sociale qui les entoure.
- 6 Dans un deuxième temps, l'auteur examine un niveau de relations qui pourrait bien figurer comme une des spécificités du fameux « mode de vie urbain ». Il s'agit des rapports entre les familles et la ville. À travers deux études, celle de l'histoire et de l'évolution d'un lignage au sein de la capitale du Togo, Lomé, et celle des transformations d'une maison de famille en lieu de culte afro-brésilien, à Salvador de Bahia, c'est toute la continuité et l'imbrication entre les univers de relation, les espaces et les temps familiaux et citadins qui est ici mise en lumière. D'une part, les familles, tout en adaptant leurs stratégies, ne sont pas forcément vouées à la nucléarisation à l'occidentale, comme on pourrait le supposer. D'autre part, à l'opposé de la fermeture sur soi du « village dans la ville » cher à une certaine tradition ethnologique, les observations montrent au contraire la forte ouverture du milieu familial et le va-et-vient permanents entre le domestique et le public. Des espaces familiaux peuvent ainsi, à terme, devenir des lieux publiquement investis. Et, à l'inverse, les citadins n'ont de cesse de « familiariser », c'est-à-dire en quelque sorte de rendre familiaux les espaces urbains les plus anonymes et les plus distants.
- 7 Le changement d'échelle suivant nous amène à observer dans leur globalité les quartiers de relégation eux-mêmes. Tout en construisant, à l'intérieur de ces espaces, des communautés symboliques fondées sur du sens partagé, les citadins élaborent maintes stratégies culturelles et politiques pour franchir ou détourner les barrières

établies qui les séparent de l'« autre » ville. L'exemple le plus frappant de réponse au cantonnement social et urbain est sans doute celui des trains de travailleurs noirs de l'apartheid, qui furent, en Afrique du Sud, l'un des principaux lieux de mobilisation et de lutte contre le régime de ségrégation raciale. Il s'agit d'un chapitre spécialement critique, notamment du point de vue épistémologique, puisque l'ethnologie, du fait de son regard culturaliste et ethnociste, a sa part de responsabilité dans la constitution des « idéologies de la fragmentation ».

- 8 Dans les deux dernières parties, Agier s'attache à montrer comment des relations sociales et des pratiques culturelles ancrées localement peuvent se transformer pour aboutir à la constitution de réseaux de sociabilité élargie, au sein du « réseau des réseaux » que forme la ville, et surtout déboucher sur des formes d'engagement et d'action politique concrètes et novatrices. Il en va ainsi du jeu de « futebol » de rue brésilien qui entraîne dans tel quartier urbain l'organisation d'un tournoi réunissant quinze équipes sur dix mois, avec entreprises sponsors à la clef et implication du pouvoir politique local. Il en va ainsi des migrants originaires d'un même village dans une ville africaine, qui se regroupent en association et finissent par former une organisation puissante et efficace, contribuant à la formation des jeunes migrants et plus généralement à l'urbanisation (au sens positif) des modes de vie et des représentations dans le village d'origine. Il en va encore ainsi des carnivals « ethniques » en milieu urbain qui, loin de s'apparenter à de simples reviviscences de traditions, constituent des supports d'engagement et de lutte pour la reconnaissance de droits identitaires et politiques. C'est la dimension de creuset de la ville, permettant échanges et créations culturelles originales, qui est ici mise en avant.
- 9 L'idée centrale à laquelle aboutit la démonstration d'ensemble est celle de sociabilités et de rhétoriques intermédiaires, qui font figure de « chaînon manquant » dans les villes-centres organisées, intégrées et suréquipées des pays occidentalisés. Ces cadres sociaux médians, à mi-distance entre les institutions centrales et le quotidien micro-social, « donnent sens au monde et aux relations directes avec les autres » (p. 128). Ils rendent surtout possibles de nouvelles formes de participation, d'action et de solidarité, déjà en œuvre dans de nombreux espaces urbains « défavorisés ». Les agglomérations des pays du Sud et leurs vastes quartiers repoussoirs se situent, dans cette perspective, à l'avant-garde d'une certaine réinvention de la ville contemporaine. La conclusion oppose ici doublement cette « ville-bis », porteuse d'espoir et de renouveau social, à la « non-ville » qui trie, qui sépare et qui éloigne les êtres, les groupes et les classes. Elle oppose également la « ville-bis » à la « ville générique » des quartiers riches, trop bien organisée et retranchée derrière ses murailles.
- 10 On peut déplorer le style touffu, voire confus et le caractère impressionniste de certains développements. Le lecteur est aussi désorienté par l'hétérogénéité des contenus, liée principalement aux changements d'échelles et à la variété des sources utilisées : données de terrain ethnographique, données tirées de voyages et de séjours dans différents pays, sources livresques. Il faut surtout mettre en question le propos général par lequel Agier nous suggère de déhiérarchiser notre représentation des mondes urbains. La déhiérarchisation ne doit pas nous mener à une nouvelle hiérarchie, tout aussi arbitraire que celle décriée. De la « ville-bis » à la « ville-phare », il n'y a qu'un pas, qui nous conduirait pour la énième fois à idéaliser la résistance des pauvres et à espérer le renouveau politique par les classes populaires. Qui plus est, la ville-bis, comme la non-ville, n'existent ni en tant que telles ni dans le cadre d'une relation

globale. Elles ne peuvent être considérées que comme des termes provisoires destinés à percevoir une certaine complexité urbaine.

- 11 *L'Invention de la ville* est néanmoins, à n'en pas douter, un livre très stimulant. C'est un ouvrage programmatique, qui ouvre des perspectives de travail et d'analyse importantes. C'est un ouvrage très riche, qui nous permet de découvrir des mondes sociaux divers et souvent mal connus. C'est un ouvrage ouvert, qui sait faire varier les points de vue et ne néglige ni l'espace, ni le temps et l'histoire, ni l'aspect relationnel des faits. C'est un ouvrage critique, qui prend le contre-pied de bon nombre d'approches classiques et de visions stéréotypées des phénomènes urbains. C'est enfin un ouvrage engagé dans lequel l'auteur prend d'emblée la mesure des conséquences de ses « diagnostics », ce qui mérite d'être salué, car ce n'est pas si courant dans la pratique scientifique.
-

AUTEUR

DAVID LEPOUTRE

Université de Picardie Jules-Verne (UPJV), Amiens.